

# LA FLAMME DU BELEM

Jean Lary de Fortuné



©2024

— • —

### ÉPISODE III

— • —

Le maire de Marseille était assis à son bureau derrière le rempart protecteur de sa collection d'encriers. Gaston Defferre collectionnait les stylos. Lui, les bouteilles d'encre. Les deux successeurs de Gaston avaient d'autres goûts ... Le maire, veste bleue, cravate noire sur chemise blanche, lisait le discours préparé pour l'arrivée de la Flamme olympique à Marseille. Dès la première page il raya l'adresse « Mesdames et messieurs » et écrivit à la place : « Marseillaises et marseillais » et poursuivit sa lecture.

« Marseille peut être fière ; Marseille est fière, fière à juste titre de recevoir aujourd'hui la Flamme olympique. 2600 ans après l'arrivée des premiers colons grecs venus de Phocée, notre ville accueille cette Flamme partie du Pirée, à bord du Belem. Quelle plus belle image que celle de cette Flamme arrivant chez nous par la mer. Marseille est née de la mer ; Marseille s'est développée par la mer ; Marseille resplendit par la mer. La Flamme olympique est à l'image de Marseille et Marseille est à l'image de la Flamme olympique, signe de lumière et de fraternité. Avec le symbole des cinq anneaux olympiques, ce sont les cinq continents que Marseille accueille, a accueillis depuis toujours, continue et continuera d'accueillir comme étant par excellence la Ville de l'accueil et de la solidarité.

Fondée par des colons étrangers venus de l'autre extrémité de la Méditerranée, la vocation humaniste et humanitaire de Marseille est d'ouvrir grand ses bras aux déshérités du monde entier recherchant une ville tournée vers la générosité ... »

Un éclair suivi d'un formidable roulement de tonnerre zébra le ciel dans le dos du maire qui tourna la tête pour regarder au travers de la fenêtre. Quelques premières gouttes, lourdes mais espacées, commençaient à tomber. Le ciel prenait une couleur étrange et rarement constatée. Ni

gris, ni noir mais une sorte de mixture indéfinissable et changeante où se dessinaient des colorations oranges, violacées et marronnasses. L'eau du Port s'était brusquement assombrie comme un manteau de deuil, ourlé à intervalles réguliers d'une écume blanche furieusement bouillonnante. On aurait dit l'image du « poêle », vestige de l'antique pallium, cette grande cape noire rehaussée de motifs d'argent que l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Marseille dépose sur le cercueil de ses membres à l'occasion de leurs funérailles. L'image était frappante mais ne faisait pas rire.

Les mâts des voiliers oscillaient en un balancement symétrique et surprenant. Le maire leva son regard vers Notre-Dame-de-la-Garde, située dans sa ligne de mire. Le haut de la statue dorée de la Vierge avait disparu sous une couronne de nuages tourbillonnant dans une étonnante spirale. Curieux, pensa-t-il. Très curieux. Réinstallé à sa table, il sonna son secrétaire ?

- « Vous avez vu ce temps ! Demandez au Service photographique de faire une série de clichés. Cela mérite d'être conservé ».

Il reprit sa lecture mais sans la même attention portée aux lignes qui défilaient sous ses yeux.

« ... Nous accueillons donc ici dans cet Hôtel de ville, dans cette maison du peuple, la Flamme olympique qui, dans quelques instants, portée par sa délégation d'athlètes, grimpera les marches de l'escalier d'honneur, pénétrera dans l'ancienne salle des délibérations avant d'accéder à ce balcon où je me trouve ... »

Le maire lut à ce moment sur son texte la mention suivante entre deux parenthèses :

« La Flamme apparaît sur le balcon sous les applaudissements de la foule assemblée devant l'Hôtel de ville. Un détachement de l'Opéra de Marseille, placé sur le côté de la Place Bargemon, entonne à cet instant l'Hymne olympique ». Belle mise en scène, pensa le maire. « Cela me plait ».

Un second éclair le fit sursauter. Suivi dans la foulée d'un tonnerre à



réveiller tous les poissons de la rade.

- « J'espère que nous n'aurons pas le même temps le 8 ! ».

Appuyant du pied sur le bouton situé sous son bureau, il appela à nouveau son secrétaire :

« Demandez à la météo de me faire un point de situation à partir de maintenant jusqu'au 8 mai au soir ».

Il remit à plus tard le reste de la lecture de son discours et se planta devant la fenêtre, écartant pour mieux augmenter son angle de vue, les pans des doubles rideaux couleur taupe. Cette fenêtre, tous les maires de Marseille aimaient s'attarder devant elle. Gaston Defferre, dès son installation à l'Hôtel de ville en 1953 invitait ses visiteurs à le rejoindre. La vue si remarquable, encore embellie par la hauteur du premier étage, était propice à faire naître un sentiment d'admiration, parfois une réflexion, jamais une indifférence. Marseillais comme étrangers, hommes et femmes, hôtes de marque ou simple citoyen, chacun ressentait cette impression de vivre un instant assez exceptionnel. Mariage entre le cœur d'un espace dominant une mer et un port mythiques, et un lieu de pouvoir plongeant ses racines dans une mystérieuse et glorieuse antiquité.

Si cette fenêtre avait pu parler ! Faire vivre ses souvenirs ... Elle aurait raconté les deux Puget, les cérémonies de « mise en service » du nouvel Hôtel de ville en 1673. Elle aurait évoqué l'incroyable animation du Port, les navires débarquant leurs tonneaux et marchandises ; négociants et commerçants estimant leurs risques, évaluant leurs gains et bénéfices. Orientaux enrubannés, rustres marins côtoyant seigneurs en tenue de soie grise et chapeau garni de plumes blanches. Elle aurait entonné le chant des drisses dans le vent, décrit ces mâts de beaupré s'avancant sur le quai à toucher de leur bois les façades des maisons, comme si les bateaux, fatigués des flots, devenaient amoureux de la terre.

Marseille alors n'était pas une ville, plus qu'une ville ; Marseille était avant tout un port, le grand port de cette Méditerranée « lit nuptial entre l'Orient et l'Occident ».

Frémissante d'horreur, la vaste fenêtre avait souffert à la vue des amoncellements de milliers de corps vaincus par la Peste de 1720. Elle était aux premières loges dans cette rue, précisément, de la Loge, côté ville et sur le quai côté mer. Elle avait assisté à ces scènes déchirantes, femmes tendant leurs bras pour implorer un secours des hommes ou de Dieu ; enfants morts sur le sein de leurs mères ou, livides, gisant dans la boue. Moines encapuchonnés bénissant des corps déjà à la porte de l'au-delà. Escouades de galériens en bonnet rouge, auxquels la liberté était promise en contrepartie de leur sacrifice, tirant et chargeant des défunts à la peau maigre et blanchie dans des draps grisâtres d'où dépassaient leurs membres raidis par la mort. Elle avait vu l'admirable chevalier Roze, sur son cheval protecteur, sans qu'il le sache, des piques de la puce des rats, commandant à la vie de résister et à la mort de désertier. Lui, contrairement à tant d'autres, n'avait pas déserté, à l'image sainte de l'évêque, monseigneur de Belsunce. Elle avait vu tout cela, cette fenêtre !

Elle avait encore frémi en cette année de disgrâce 1790 quand la foule déchaînée avait pris d'assaut les forts de Notre-Dame-de-la-Garde, de Saint-Jean et de Saint-Nicolas ; quand les marseillais avaient baptisé l'Hôtel de ville, dans une époque où l'on ne baptisait plus, du nom de « maison du crime ! » ; quand la Révolution avait ôté son nom à Marseille pour l'affubler d'une appellation qui n'en était pas une : « La ville sans nom » !

Cette fenêtre était à elle seule une immense et insondable mémoire. Aucun livre, aucun historien ne pouvait rivaliser avec elle. Aucun autre monument de la ville ne pouvait prétendre mieux la connaître qu'elle. En 1805 elle avait applaudi au rétablissement d'une mairie unique, car elle avait ressenti comme un affront de devoir partager son territoire, son emprise, son règne entre trois entités distinctes. Soixante ans plus tard, la Commune ensanglantait la ville. La roue du Temps alterne les rires et les pleurs. Inlassablement. Inexorablement.

Elle avait tremblé une nouvelle fois en février 1943 quand elle avait vu la destruction des quartiers du Vieux-Port, le dynamitage de « la petite Naples », et au sein même de ses propres murs, un samedi, le 23 janvier

1943 très précisément, le chef des SS en France, en discussion avec son collègue le commandant du régiment de police. René Bousquet, quel joli prénom pour une renaissance et quel beau nom floral (!), secrétaire général de la police de Vichy, souriant, dans son manteau à large col de fourrure, était là aussi, foulant le sol de l'ancien royal édifice et foulant plus encore l'honneur de la France et de Marseille, en compagnie du préfet Lemoine et de Barraud, l'administrateur exceptionnel de Marseille. L'explosion des 1500 immeubles des vieux quartiers avait ébranlé les murs de l'Hôtel de ville. Sultan effaçait le berceau historique d'une cité riche de vingt six siècles d'histoire. Les bottes de l'occupant régnaient jusqu'au sein de l'Hôtel dont les carreaux des fenêtres reflétaient la couleur des uniformes et le noir des collets assortis à celui de leurs bottes.

Après l'Occupant, la pègre. Paul Carbonne qui assurément portait mal son second prénom de « Bonaventure » associé à François Spirito, au prénom également particulièrement choisi pour un collaborateur avec les allemands, font pacte commun avec Simon Sabiani, premier adjoint au maire et député des Bouches-du-Rhône de 1929 à 1935.

La fenêtre en a vu, ne croyez-vous pas ?

... Le maire était donc là, devant sa fenêtre. On n'apercevait plus du tout, en face, la Vierge de la Garde. En bord de quai, des pescadous et des voileux bâchaient leur pont avec empressement, comme si l'instinct marin qui les habitait par nature ou par expérience leur conseillait de prendre toutes précautions. Des mousses doublaient les amarres, vérifiaient les ancrages et s'assuraient de la bonne hauteur des défenses. Les gens de mer sentaient le vent, comme les mouettes et les gabians qui avaient déserté les pommes de mâts et les dômes des éclairages publics. On voyait s'envoler en escadrilles vers le large et les îles des colonnes d'oiseaux piaillant et s'égosillant sauvagement.

On frappa à la porte.

« Je viens, monsieur le maire, faire le point de situation météo »

« Allez chercher le chef de cabinet »

L'ingénieur ouvrit un grand écran sur lequel apparaissaient l'état actuel de la mer, de la terre, des vents et les prévisions heure par heure. Il parlait d'une voix presque métallique ... « Les vents orientés ... force ... la pression atmosphérique ... Les zones les plus exposées ... »

« Appelez-moi l'amiral »

Dans son bâtiment à double toit pointu et vernissé que l'on aurait imaginé plus adapté aux cieux d'Alsace ou de Bourgogne, l'amiral du Bataillon de Marins-pompiers de Marseille tenait précisément une réunion avec son état-major. L'ingénieur météo de Bataillon rendait compte de la même évaluation de la situation sur terre comme sur mer.

« Mes respects, monsieur le maire »

« Je souhaite, amiral, avoir votre avis sur la situation météo »

« Gravissime, monsieur le maire. Nous devons nous attendre et nous préparer à un épisode d'une force, d'une intensité et d'une durée rarement connues. J'allais précisément vous appeler après la réunion que je tiens à Strasbourg ».

« Amiral, je vous rejoint au COSSIM (1). J'active la cellule de crise. Apprêtez-vous à recevoir les différentes autorités responsables ».

— • —

(À suivre)

(1) COSSIM : Centre Opérationnel des Services de Secours et d'Incendie de Marseille activé par le Bataillon de marins-pompiers de Marseille et situé caserne État-major, boulevard de Strasbourg.